

La transition agroécologique : ce que nous en disent des éleveurs de zones AOP fromagère

Cayre P^{1.}, Carrère P^{2.}, Farruggia A.^{3.}, Rugraff G.^{2.}, Theau J.P^{4.} et Hulin S^{5.}

¹ DGER, UMR Territoires, 63000 Clermont-Ferrand, France

² INRA, UMR Ecosystème Prairial, 63000 Clermont-Ferrand, France

³ INRA, UMR Herbivores, 63122 Saint Genest Champanelle, France

⁴ INRA, UMR Agir, 31320, Castanet-Tolosan

⁵ Pôle fromager, 15000 Aurillac

Introduction

La fin du vingtième siècle est marquée par la montée d'une prise de conscience de l'émergence d'une crise écologique. Le sommet de Rio en 1992 est une des étapes importantes de cette réflexion où partant de l'impact de cette crise sur les écosystèmes est formulée l'hypothèse que l'érosion de la biodiversité qui en découle pouvait trouver ses causes dans les activités humaines. En découle des concepts fondamentaux : celui de développement durable d'une part qui cherchent à rééquilibrer les impacts économiques, environnementaux et sociaux des activités humaines ; celui de service écosystémique d'autre part (MEA, 2005, Fisher et Turner, 2008) qui en identifiant les avantages que les Hommes tirent du fonctionnement des écosystèmes, cherchent à recréer le lien entre les écosystèmes et la société en redéfinissant les rapports homme milieu (Lamarque et al. 2011) ; celui d'anthropocène enfin, (Crutzen, 2000) où l'impact de l'activité humaine est jugé comme l'équivalent d'une force tellurique qui n'est pas imputable à toute l'activité humaine. Seule l'humanité occidentale et son modèle de développement désigné comme celui de la modernité et son arrière plan ontologique naturaliste où l'homme et la nature sont pensés comme deux réalités disjointes sont jugés responsables (Bonneuil, Fressoz, 2013).

Telle que posée, la TAE reconnaît implicitement cette responsabilité de la « modernité » sous tendus par des choix biotechniques et des modèles de développements promus en agriculture depuis la sortie de la seconde guerre mondiale et la reconstruction européenne durant les « Trente Glorieuses », l'objectif étant d'atteindre l'autosuffisance alimentaire de l'Europe via la relance économique. Aussi, la TAE n'est pas seulement l'expression d'un mouvement vers un horizon agroécologique, elle est aussi une façon d'exprimer que ce mouvement cherche à s'extraire des crises en questionnant à nouveaux frais la modernité telle que conçue dans la seconde moitié du vingtième siècle. Dans la première partie de cet article, nous précisons comment les arrière plans ontologique, moraux, éthiques et philosophiques de la « modernité » structurent le référentiel agricole de la modernisation. Nous analyserons, dans une seconde partie, comment ces principes contribuent à installer une distance entre les agriculteurs et leur environnement naturel et à orienter leurs agencements et leurs attachements au monde qu'il convient alors de questionner

Nous appuierons notre raisonnement sur le cas emblématique des zones AOP au sein desquelles se reconfigurent les façons dont les éleveurs pensent leur rapport au monde et à la nature. En particulier, l'identification de la variabilité avec laquelle se fait la mise à l'épreuve de la modernité, montre que ces reconfigurations ne conduisent pas toutes à s'extraire de cette modernité, ni à engendrer un tournant radical d'ordre ontologique. Nous l'illustrerons à travers l'identification d'idéaux-types, pris ici comme révélateur de l'existence d'une dynamique de l'ordre social, ancrée dans les épreuves des éleveurs où les déplacements du rapport de l'homme à la nature s'accompagne de la montée d'une critique de la modernité.

1 - Qu'entend-t-on par « modernité » ?

1.1 - Les modernes pensent le monde comme une réalité dichotomique

Les crises écologiques actuelles rappellent la réalité des interdépendances entre les hommes et la nature. Dans le champ de l'agriculture, la TAE ne questionne pas seulement les visées de production de la modernité et ses modèles techniques. Elle interroge aussi le rapport des agriculteurs à leur environnement naturel et en particulier la façon dont il s'inscrit dans ce que Philippe Descola (2005) désigne comme l'ontologie naturaliste des modernes.

Ce naturalisme occidental définit le monde comme une réalité dichotomique, où l'homme et la nature sont considérés comme deux entités distinctes : elles ont la même « physicalité » en tant qu'elles sont constituées de la même matière et répondent aux mêmes lois biologiques, mais seul l'homme est doté d'une « intériorité » (Descola, 2005), d'une « raison », d'un « esprit ». Cette dichotomie est pensée

chez les modernes comme le résultat d'un processus par lequel l'homme n'acquière sa liberté et son esprit qu'en s'émancipant de la nature au prix d'une lutte, (Michelet, 1830 ; Bourg, 2016; Bonneuil, 2013). Aussi chaque « réalité » - humaines et non-humaines – est dotée d'une science et de lois propres : celles universelles de la matière et du vivant et celles relatives des sciences humaines et sociales pour appréhender la diversité des cultures et des conventions qui organisent l'existence commune des hommes (Descola, 2011).

Dès qu'il s'agit d'agir sur la nature - comme c'est le cas pour l'agriculture - la capacité des sciences de la matière et du vivant à définir un ordre et des lois naturelles aux prétentions universelles lui permet de « se targuer d'avoir du réel une appréhension vraie grâce à l'investigation scientifique » (Descola, 2011, 60). Dès lors, cette position de la science et des techniques pour agir sur le monde s'est imposé dans le récit de la modernité du XIX^{ème} siècle en prolongeant l'humanisme des philosophes du XVIII^{ème} siècle. Il s'agissait pour les promoteurs de la modernisation d'inscrire les humains dans des dans un monde capitalistique et en cours de démocratisation en puisant dans les ressources naturelles et en contrôlant les processus physique et du vivant grâce aux développements de la sciences et des techniques.

Le moment de crise écologique constitue dès lors un moment critique de cette position et de sa dimension morale, politique et éthique qui impose entre des experts qui produisent, expérimentent et diffusent les connaissances et des agriculteurs qui agissent et/ou des politiques qui décident, une hiérarchie entre les uns et les autres pour dire ce qu'il doit en être de l'action et de la vie au sein de la cité. Cette conception morale et éthique réfère à la cité industrielle telle que décrite par Boltanski et Thévenot (1991) et elle est structurante du référentiel agricole de la période de modernisation. Mais les principes de cette cité ne sont pas les seuls à définir l'ensemble des arrières plans moraux et politique de la modernité.

13 - Le récit de la modernité comme institution morale et politique

La sociologie morale et politique développée dans « De la justification » par Luc Boltanski et Laurent Thévenot (1991) fournit une « grammaire » éclairante pour préciser cet arrière plan. Pour ces auteurs, dans certaines situations, nous pouvons être amené à devoir nous justifier de ce que nous pensons et de ce que nous faisons en référence à des jugements moraux, éthiques et politiques dépassant la situation. Or, ces justifications ne sont pas infinis et elles obéissent à des grands principes philosophiques définissant des règles de vie en communauté dans une cité. Ils distinguent ainsi six cités caractérisées chacune par des ordres de grandeurs, un bien commun propre et un type de rapport à la nature que Godard a caractérisé (20).

A partir du référentiel moderne agricole, nous pouvons décrire la modernité comme articulant les grandeurs de quatre cités : marchande, industrielle, civique et domestique. Le monde agricole a adopté les références à la cité industrielle où, comme nous l'avons exprimé ci-dessus, la science, l'expertise, l'ingénierie et la technique constituent des grandeurs de références et installe des rapports hiérarchiques entre savants et profanes, entre celui qui produit la connaissance et les techniques et celui qui agit. La nature est une ressource qu'il faut objectiver pour mieux la comprendre grâce aux sciences du vivant et qu'il convient de contrôler par la technique. De ce point de vue, la modernisation agricole peut se comprendre comme « un régime classique de l'innovation (...) où la connaissance technicienne (...) structure le changement et vise à la stabilisation des conditions de milieu et la maîtrise des dynamiques spontanées du vivant » via le recours à des intrants pour optimiser la production de la biomasse (Hubert & Al., 2013). Cette modernisation agricole n'a été possible qu'à certaines conditions. La première fût d'extraire le monde agricole des principes et grandeurs de la cité domestique, où prévalent la tradition et les savoirs empiriques des systèmes vivriers qui dominaient le monde agricole jusque dans les années 60 et qu'il fallait dépasser. Il s'agissait également - seconde condition - de faire des agriculteurs des acteurs économiques comme ceux des autres secteurs d'activité, inscrits dans des marchés dont les règles sont issues de la cité marchande. Les grandeurs de cette cité coordonnent les échanges des agriculteurs au sein de filières, avec les consommateurs, fournisseurs et diffuseurs selon un principe d'intérêts bien consentis entre partis qui structurent les rapports entre les hommes dans une cité marchande. Enfin, cette modernisation a aussi été conduite par des acteurs politiques dont les lois, les règlements, les instruments d'action publique - comme autant de grandeurs de références du monde civique - ont eu pour ambition d'accompagner et de faciliter les transformations précédentes.

Au final, la modernisation a tenté d'installer au sein même du monde agricole, l'idéal d'une humanité qui serait détachée d'une terre dont elle serait néanmoins capable rationnellement d'en contrôler les processus via un monde industriel pour s'inscrire dans un monde marchand.

2 - La transition agroécologique comme mise à l'épreuve de la modernité

Si les crises écologiques sont des conséquences de l'action humaine des modernes, c'est alors l'ensemble de son édifice – c'est-à-dire ses fondements ontologique, moraux, politiques et éthiques – qui se trouvent devoir être questionné, voire remis en cause. Mais comment le faire avec les arrières plans d'un récit qui nous est encore si familiers ? Et avec les récits alternatifs comme ceux du développement durable ou plus récemment de l'anthropocène, disposons-nous vraiment d'autres grands principes ontologiques et philosophiques « clé en main » pour penser la transition ?

Philippe Descola dans « Par-delà nature et culture » (2005) montre qu'il existe à côté de ce qu'il désigne comme le « naturalisme » du monde occidental et moderne, d'autres ontologies - l'animisme, le totémisme et l'analogisme - propres à des communautés humaines auxquelles on prête souvent, vu d'occident, un caractère « indigène » ; redéfinissant les principes de continuité et discontinuité entre homme et nature, elles pourraient se poser selon Deborah Danowski et Eduardo Viveiros de Castro (2014) comme des figurations possibles de l'avenir et non pas comme des survivances du passé. Or comment penser une transition en occident, en Europe ou en France dans une autre ontologie dont on a ni la grammaire, ni la culture, ni l'expérience ?

Dans notre propre ontologie, Catherine Larrère (2010) évoque les éthiques environnementales, bio et écocentrée, qui se présentent comme des alternatives critiques à celle, anthropocentrée, des modernes dont l'intérêt est de reposer la question du rapport entre l'homme et la nature. Toutefois, sa dimension axiologique pose problème ; en conférant aux entités de nature une valeur pour elle-même et en dehors de toute valeur instrumentale pour l'homme, ces éthiques contribuent à entretenir la distinction ontologique des modernes. Or, il semble difficile d'exclure la nécessité pour l'homme de puiser dans des ressources naturelles pour vivre.

Ne disposant pas alors d'alternatives philosophiques et ontologiques claires, il convient de se tourner du côté de l'action en envisageant qu'elles pourraient en émerger. En effet, l'action se présente comme le théâtre de moments réflexifs via des processus critiques et d'auto-correction (Lemieux, 2013) dont on peut penser qu'ils sont capables dans un moment de transition et de crises, d'éprouver l'ordre social, d'ajuster les dispositifs socio-techniques et organisationnels, de construire des théories et de réviser les arrières plans de la modernité. La diversité des formes d'agriculture et la coexistence de différents modèles agricole témoignent de la capacité des agriculteurs de mettre à l'épreuve, de déplacer et de transformer variablement les principes de la modernisation.

C'est alors au cœur de l'action qu'il nous faut saisir si et comment ce temps de transition est susceptible de donner naissance à des alternatives à la modernité. Avec Catherine Larrère il nous faut alors adopter une approche pragmatique c'est-à-dire saisir comment les agriculteurs voient et pensent le monde, quels sont les entités humaines et non humaines qui comptent pour eux et comment ils s'y attachent. C'est ce que nous avons tenté de faire à l'occasion du programme Casdar Atous portant sur les services écosystémiques rendus par les éleveurs de zones AOP fromagère dans la gestion de leurs prairies sur trois massifs (Pyrénées, Massif central et Alpes du nord).

3 - Le Casdar ATous

Précisons dans un premier temps quelques principes pluridisciplinaires qui se sont peu à peu imposés à nous lors de ce travail et l'intérêt que présentent les zones AOP pour instruire les questions de TAE.

31 - L'ambition pluridisciplinaire

Dans notre démarche, il s'agissait d'implémenter les manières dont les éleveurs étaient affectés par les arrières plans ontologiques et éthiques (et comment ils parvenaient à les déplacer) avec celles issues des sciences biotechniques. De la sorte, nous ne prenons pas la pluridisciplinarité comme une juxtaposition de disciplines qui observent et analysent chacune une réalité mais comme un dialogue épistémologique entre deux façons de saisir la réalité : d'une part, les sciences biotechniques analysent les entités non-humaines biologiques, matériels et leurs interactions selon une rationalité scientifique propre à la discipline. D'autre part, les sciences humaines par une approche pragmatique cherchent à comprendre comment les éleveurs voient le monde, quelles sont les entités auxquelles ils portent

attention et par quels signes – pouvant être différents de la rationalité scientifique - ils les interprètent. Cette double approche ne tient pas seulement d'un principe de pluridisciplinarité qui s'impose comme mot d'ordre à la recherche pour explorer le complexe ; Elle repose aussi sur l'idée selon laquelle, si les crises écologiques sont liées à la modernité, il fallait tenter de se défaire de sa conception duale du monde et essayer de tenir ensemble sciences biotechniques et humaines. Notre seule prétention ici était de faire l'expérience de ce dialogue en instaurant, dans le cadre de ce programme Casdar, un espace d'échanges entre chercheurs, conseillers, formateurs et élèves. Les chercheurs, les formateurs ou les conseillers ont tendance à adopter une posture d'expert et ont plutôt recours à une métrique scientifique. Nous avons confronté leurs façons de penser la rationalité des élèves à la manière dont ces derniers l'expriment avec l'ambition de les engager dans une réflexion sur l'accompagnement, le conseil ou la formation.

32 - Intérêts de l'AOP pour la TAE

L'AOP et son cahier des charges se présentent comme le résultat d'un processus social par lequel un collectif d'acteurs agricole (varié selon les AOP) tente généralement de se singulariser vis-à-vis d'un modèle conventionnel voire, de se poser en alternative à la modernité. En ce sens, les zones placées sous les signes de qualité AOP présentent un intérêt pour instruire des questions ayant trait à la transition agroécologique. En effet, cette singularité revendiquée s'appuie sur un récit où les pratiques et les produits des agriculteurs trouvent la justification de leur valorisation à partir de ce qui les relie à un environnement naturel et culturel et à une histoire propre à la zone. De ce point de vue, ce réagencement entre l'éleveur et son environnement naturel se présente comme une différence plus ou moins radicale du dualisme ontologique naturaliste des modernes. Les zones AOP constituent alors des lieux où l'expérience des élèves et les épreuves qu'ils traversent sont susceptibles de donner lieu à de nouvelles formes d'attachement aux êtres humains et non-humains, à la genèse de nouveaux agencements au monde pouvant rendre compte d'un moment de transition agroécologique.

33 - le dispositif d'enquêtes

Nous avons réalisé des entretiens compréhensifs auprès de 33 élèves répartis sur huit territoires cibles du projet ATOUS : les Bauges, la Maurienne, la Vallée de l'Ance, le Vernet-Sainte-Marguerite, la Coopérative Accous, la Vallée des Aldudes, les Semences natives et la Problématique ensilage. Le choix d'entretiens non directifs a été fait afin de recueillir les représentations sociales, les attitudes par lesquelles elles se caractérisent ainsi que le registre global de justification des élèves. Cette méthodologie de l'entretien ressemble plus à une conversation courante qu'à un questionnaire afin de ne pas restreindre le discours de l'élève interrogé. Elle est cependant orientée afin d'obtenir des informations concernant les pratiques en lien avec la fauche, le pâturage, la conduite du troupeau et la fumure. Le guide d'entretien se découpe en quatre étapes (Alezard et al., 2017) : i) présentation des objectifs de l'entretien, ii) description du déroulement d'une année type sur l'exploitation ; iii) questions de relance autour des points à aborder, iv) description du lien au territoire de l'élève. Les entretiens ont été intégralement retranscrits pour être ensuite analysés afin de faire ressortir i) dans quelles mesures les expériences et l'engagement dans les actions des élèves des zones AOP vers plus d'autonomie et de services écosystémiques bousculent, ajustent et ou déplacent le modèle de la modernité, ii) en quoi un tel déplacement des ordres de grandeurs et de l'ontologie naturaliste permet de rendre plus ou moins de services écosystémiques.

Pour ce faire un tableau de synthèse a été réalisé. Il regroupe les « verbatims » en fonction des principaux objets qui constituent le système d'exploitation d'élevage herbager AOP en zone de montagne : l'alimentation, le pâturage, la fauche, l'AOP, le fromage, le lait, l'autonomie, les animaux, la composition et le potentiel de la SAU, la fertilisation, la biodiversité et la nature. Ces objets ont été identifiés suite au dépouillement des 33 entretiens et du contexte de l'étude. Pour chacun de ces objets sont relevés les mondes mobilisés, le rapport à la modernité et les liens effectués entre ces objets. A partir de ce matériel nous voulons observer les élèves selon plusieurs axes : i) ce qui est prioritaire pour l'élève parmi les quatre objets principaux que sont la Prairie, les Animaux, le Lait et le Fromage; ii) la mobilisation des mondes industriels, domestiques et marchands dans son discours et les objets auxquels sont associés ces mondes iii) le rapport à la nature selon qu'il s'inscrit dans le naturalisme ou non pour mieux saisir si on assiste ou pas à un tournant ontologique ?

Ces différentes variables permettent de dégager des idéaux-types dans lesquels les élèves enquêtés

puisent variablement pour penser leurs agencements au monde.

4 - Résultats

Chaque idéaltype se caractérise par une forme propre d'agencement et d'attachements de l'éleveur à des entités humaines ou non-humaines, naturelles, matérielles ou immatérielles. Ces formes ne nous sont pas données par avance et elles se dégagent de l'analyse des enquêtes. Si nous cherchons à voir si et comment elles se singularisent des institutions que nous avons décrites pour caractériser la modernité, la grammaire de cette dernière constitue néanmoins la seule référence à partir de laquelle nous sommes en mesure d'apprécier les déplacements et les nouvelles formes d'agencements des éleveurs. Afin de donner un aperçu plus évident de ce qui distingue les idéaux-types, nous avons accentué certains traits de caractère pour les décrire.

41 - Les modernes

Le premier idéaltype est largement affecté par la modernité. Dans les systèmes conventionnels de production laitière où la performance de production (monde industriel) n'assure plus nécessairement une rentabilité économique (monde marchand), la modernité se trouve en crise. Or, ici la valorisation marchande de l'AOP contribue à entretenir ce lien. Toutefois les visées productivistes et industrielles ne sont possibles qu'à la condition d'être autorisées par le cahier des charges de l'AOP ; c'est notamment le cas pour certaines AOP où le secteur industriel de l'aval de la filière fromagère a joué un rôle essentiel dans l'établissement de ces cahiers des charges.

Nous pouvons caractériser les orientations productivistes de cet idéaltype autour de l'entité lait auxquels les éleveurs sont particulièrement attachés et qui fait tenir ensemble productivité et performance industrielle et rentabilité marchande. La performance industrielle est d'abord mesurée par la quantité de lait produite : « *ce qu'il faut regarder c'est le niveau du tank* ». Il se présente ensuite comme une entité plus ou moins inerte dont la matérialité saisie par les éleveurs porte sur les taux butyriques et protéiques reliant performance de production à rentabilité économique « *parce que c'est là-dessus qu'on est payé* ».

Cet arrière plan se prolonge dans la façon dont les éleveurs décrivent leurs animaux par le *pis*, les *mamelles* qui sont les signes par lesquels ils jugent de leur qualité, de leur aptitude à la production et ce sur quoi ils les sélectionnent pour le renouvellement de leur troupeau. Mais leur capacité productive est aussi appréciée à partir de la qualité de leur alimentation fourragère qu'ils mesurent d'abord par le caractère homogène des prairies de fauche et de pâturage, par la présence de « *feuilles de couleur verte et dense* » et par la hauteur de l'herbe : « *faut que ce soit à hauteur de bottes* ». Ces signes sont considérés comme les gages d'une bonne productivité de l'animal : « *les vaches montent tout de suite en lait* ». Mais ils se déclinent également dans « l'invisible », au niveau d'indices portant sur la valeur énergétique et la composition en catégories de nutriments que leur fournissent les analyses auxquelles ils font confiance pour compléter leur jugement : « *ce foin n'est pas jaune, jaune, il est un peu vert, il faut voir avec les analyses* ». Si les fleurs et la biodiversité ne sont cependant pas absentes de leurs préoccupations, leurs attachements à ces entités sont essentiellement de nature critique en tant que leur présence témoigne d'une altération de la qualité de prairie recherchée : « *une pâture de bonne qualité, il ne faut pas de fleurs dedans (...) de toute façon une bonne gestion de l'herbe c'est quand même incompatible avec la biodiversité* ».

Ces signes orientent alors leurs pratiques sur leurs prairies pour contrôler la production d'herbe. Ils mobilisent pour cela des intrants comme les engrais et utilisent la fumure pour favoriser la production de biomasse (« *ça donne un sacré coup de fouet* ») ; dans la perspective de « *faire de la feuille* », ils optent pour une gestion relativement précoce des prairies, que ce soit au travers des dates de « mise à l'herbe » de leurs animaux ou des périodes de fauche ou bien encore par des pratiques de suppression des refus et de déprimage par les animaux des parcelles de fauche. En termes biotechniques - métrique qu'ils n'utilisent pas – la valeur des indicateurs révèle la précocité de toutes leurs interventions : mise à l'herbe à 296° jours, 87% des fauches se font avant floraison, prairies dominées par les graminées (85%).

Toutefois, ils n'en sont pas moins soumis dans leurs expériences quotidiennes aux aléas et à la difficulté de toujours contrôler les ressources naturelles dont ils ont besoin. Ils mobilisent alors d'autres entités comme le parc matériel généralement bien fourni qui leur permettent d'intervenir rapidement pour faire face aux aléas météorologiques et intervenir au stade de végétation qu'ils

recherchent : « *on est bien équipé ... on peut intervenir vite* ». Et « *pour assurer* », ils achètent du foin et des concentrés qui sont quasi systématiquement utilisés lors de la traite et proposés aux animaux bien après qu'ils aient été mis à l'herbe, parfois même pendant toute l'année.

Pour agir ils font également confiance aux experts agricoles qui les encadrent et les accompagnent - techniciens des coopératives, du contrôle laitier, des entreprises de fournitures des intrants et des chambres ... Cependant, ne maîtrisant pas toujours les codes et la grammaire de cet encadrement technique, ils ont tendance à leur déléguer une part des décisions, continuant quant à eux à s'en tenir aux signes plus tangibles comme la couleur des feuilles ou la hauteur de l'herbe.

Le référentiel agricole de la modernité et ses arrières plans moraux et ontologique affectent encore fortement l'agencement au monde de cet idéaltype. D'une part, il est caractérisé par des attachements naturalistes basés sur le contrôle d'entités animales et végétales dont la matérialité est essentiellement biologique et saisie à partir de signes palpables et centrés sur la productivité. D'autre part, cette tentative de contrôle n'est possible qu'à la condition de convoquer d'autres entités matériels (engrais, machines), humaines (techniciens) et biologiques (analyse, foin, concentrés). Enfin, cet ensemble ancré dans le monde industriel et visant à maximiser la production de lait pour asseoir la rentabilité économique de l'exploitation, ne tient que grâce à la valorisation de la production par l'AOP fromagère, pour laquelle ils font cependant peu de cas.

42 - Les traditionnels

Cet idéaltype est essentiellement affecté par les grandeurs morales du monde domestique où l'AOP apparaît en continuité des traditions et des pratiques « *nous de toute façon on faisait déjà comme ça avant, on a eu qu'à continuer* ». Pour autant, ils ne sont pas imperméables à certains mots d'ordre de la modernité comme la fauche et le pâturage précoces pour améliorer la productivité herbagère et le recours à l'herbe plutôt qu'aux concentrés : « *on nous dit, mon conseiller me le dit ... en sortant plus tôt on produirait plus vite ... je sais il y en a qui font pâturer de l'herbe riche qui font des économies de concentrés* ». Toutefois, ils opposent à ces termes ceux d'une tradition domestique où il n'est nul besoin de préciser les raisons du choix car les règles sont de l'ordre de l'implicite et ce sont elles qui comptent : « *moi j'ai toujours fait comme ça, mon père le faisait déjà, j'aime mieux faire comme ça, ça me va mieux* ».

Ils se distinguent de tous les autres idéaux-types par la nature de leurs attachements aux animaux dont les signes par lesquels ils jugent de leur valeur portent sur des indices esthétiques comme « *de belles cornes, de belles couleurs, une jolie robe, de belles lunettes, des liserés sur la base des sabots ...* ». Mais ces signes ne se présentent pas seulement chez ces éleveurs comme les indices génériques d'une (des) race(s) locale(s) propre(s) à l'AOP ; ils sont aussi des critères par lesquels chaque animal devient un être singulier au sein de leurs troupeaux. Plus particulièrement, ils se présentent comme des quasi-sujets, car on discerne la présence de traces animistes dotant les animaux de capacité à penser et à apprendre en leur prêtant des intentions et des sentiments comme ils le feraient pour des humains : « *les chèvres elles mangent tout ce que les vaches ça les fait « chier » de manger et plus elles se comparent à manger avec les vaches et plus elles sont contentes* ». Ils rompent ainsi avec le matérialisme du naturalisme en considérant les animaux comme des êtres « quasi-humain » auprès desquels pour bien agir, « *il faut se mettre à la place de la vache* » et qu'ils dotent de capacités cognitives « *c'est tout une éducation* ». Cet attachement s'exprime surtout en lien avec les estives ou les alpages qui se présentent comme des espaces de bien-être pour les animaux et pour les hommes. Dans ces lieux « *les bêtes sont bien ... moi sans alpages je ne sais pas si j'aurais fait ce métier, c'est la haut que je suis bien* ». Ces espaces ne sont pas pris comme des lieux distants et de relégation pour les animaux qui ne produisent plus ou ne sont pas encore en mesure de le faire ; ils sont l'endroit où les animaux se *ressourcent*, sont *libres*, se *reproduisent* et où « *les vaches redeviennent jolies* ».

Ces alpages et estives sont appréhendés par les éleveurs par ses couleurs et ses odeurs et ils n'existent que parce qu'ils sont entretenus par leurs animaux. Ils se distinguent en cela de la « *montagne* » qui se manifeste à eux comme une entité sauvage dont il faut se préserver ; Par « *les ronces, les épines* » elle est une menace pour les alpages : « *ça envahie tout et comme on est moins nombreux qu'avant, on voit bien que la montagne descend* ». La nature ne se présente pas comme un tout et elle s'offre aux éleveurs sous deux formes d'attachements qui distinguent le sauvage du domestique et où la montagne ne se confond pas avec les alpages.

Contrairement aux animaux, les signes auxquels les éleveurs portent attention pour décider

d'intervenir sur les prairies de fauche et de pâturage dépendent moins de critères référant à la matérialité des prairies que d'entités qui empruntent à une tout autre cosmologie, comme les dates et le calendrier lunaire : « *on a toujours fait les foins fin juin. Je pourrais les faire plus tôt, mon conseiller me le dit bien souvent mais moi j'aime pas je suis mieux comme ça. Nous on commence jamais tôt on se fie à la date (...) Les bêtes, on les sort toujours au premier mai c'est comme ça (...) s'il n'y a pas la bonne lune il n'y a pas d'appétence* ». Dès lors, leurs pratiques de fauche et de pâturage sont d'un point de vue biotechnique considérée comme tardive (458^e jour et 40% de fauche avant floraison), en comparaison des mots d'ordre de précocité qui prévalent et affectent variablement tous les autres idéaux-types.

Or ces pratiques tardives, comme le montrent les données biotechniques se traduisent notamment par la présence de certaines espèces végétales jugées comme « envahissantes » (ombellifères en particulier). Les éleveurs les perçoivent et les désignent comme « des cannes » responsables d'un « mauvais foin » qu'il ne sert à rien de ramasser « *le foin il est pas bon, on ne va quand même pas le rentrer pour tout ressortir ce que les vaches n'ont pas mangé* ». Il nous faut alors distinguer au sein de cet idéaltype deux catégories de traditionnels selon la manière dont ils se saisissent de ces « envahissantes ». Les premiers ont recours à des pratiques de déprimage sur les prés de fauche pour réduire la prolifération de ces espèces ; Et si le déprimage ne vise pas à produire de « la feuille » comme pour le précédent idéaltype, il se combine avec le désir qu'ils ont de sortir les animaux au printemps car « *ils sont quand même mieux dehors* ». Pour les seconds, tout se passe comme s'ils renonçaient à toute forme d'intervention sur cette végétation, préférant emmener leur mauvais foin à la déchetterie et s'en remettre à l'achat de foin « *on a souvent pas assez de foin parce que c'est pas toujours du bon foin. On en achète du bon ailleurs, le mauvais je le coupe quand même et je le mène à la déchetterie* ».

Au final, l'agencement au monde des traditionnels se présente comme une cosmologie à part. Sans considérer pleinement ces éleveurs comme des animistes, ils montrent par la nature de leurs attachements aux animaux que d'autres intuitions sont possibles au sein d'un naturalisme qui reste familier dans le monde agricole. Mais leurs attachements à la nature sont contrastés selon qu'elle est composée d'entités sauvages dont il faut se préserver, faites d'épines et de ronces saisies dans un tout, la montagne, ou selon qu'elle est faite d'êtres domestiques qui se présentent comme des entités quasi humaines. Enfin, leurs interventions sur les prairies mobilisent assez peu de signes qui s'appuient sur leur matérialité biologique, préférant sans remettre à des entités singulières comme la calendrier, les traditions ou la lune par lesquelles les éleveurs se relient à la terre pour y intervenir.

43 - Les écologiquement intensifs

L'agencement au monde de cet idéaltype est marqué par un arrière plan moral et politique qui emprunte à celui des modernes sur la productivité des prairies et leur rapport à la production de lait, mais qui s'inscrit non pas dans le contrôle du vivant mais dans une volonté de s'appuyer sur ses propriétés. Dès lors que cet agencement se déplace du côté du fromage sous signe AOP et ses liens au lait produit par des animaux de races locales cet arrière plan prend la forme d'une critique de cette modernité. Aussi, leurs attachements aux animaux varient selon qu'ils les situent dans l'un ou l'autre de ces agencements. Les animaux acquièrent ainsi un double statut et peuvent être saisis à la fois comme entité matérielle et biologique, à la fois comme entité immatérielle et culturelle.

Envisageons d'abord la façon dont les éleveurs écologiquement intensifs conçoivent l'agencement entre leurs prairies et les animaux. Ils considèrent qu'il faut « *faire avec les ressources locales et miser sur la qualité de l'herbe* » des prairies pour alimenter les animaux. Le recours au potentiel local est convoqué par les éleveurs conjointement avec des grandeurs du monde marchand où il s'agit de minimiser tous les coûts liés aux intrants, que ce soit ceux des concentrés « *car les vaches ça mangent de l'herbe* » ou bien ceux liés aux engrais sur les prairies car « *ça coûte cher* ».

Ce faisant, ils cherchent à s'appuyer sur le potentiel herbager de leurs prairies qu'ils apprécient en partie au regard du volume de feuille comme chez les contrôleurs et du rapport entre graminées et légumineuses. Toutefois, une *bonne gestion* de telles prairies ne tient pas du contrôle mais de leur capacité aux s'adapter aux situations d'incertitudes et de faire avec les aléas et la diversité des prairies : « *il faut faire avec la diversité des prairies, c'est compliqué, on ne peut pas prévoir, c'est à l'éleveur d'accepter les fluctuations* ». Ces situations qu'ils jugent « compliquées » ne sont toutefois pas vécues comme une contrainte et ils disent en éprouver du plaisir et de la passion : « *il y en a ils n'aiment pas*

ça ... c'est un challenge, c'est un plaisir, c'est ... je ne sais pas, c'est techniquement passionnant ».

Bien qu'ils cherchent à se singulariser des modernes vis-à-vis du « faire avec la nature » (*ils n'aiment pas ça*) ils ont en commun la recherche de productivité des prairies par des pratiques précoces de fauche et de pâturage sur l'herbe et le déprimage. Cette précocité se traduit par des données biotechniques similaires à celles des modernes sur les ° jours pour les mises à l'herbe et périodes de fauche. Elle se concrétise également au niveau de leurs prairies dominées souvent par des graminées. Ils mobilisent toutefois des techniques intensives de pâturage plus singulières comme le « technograzing » ou la « pâturage 0 ».

Toutefois, l'efficacité de leurs pratiques n'est pas mesurée par la production d'une quantité de lait mais par des signes comportementaux des animaux : *« pour une meilleur efficacité, ce n'est pas l'herbe qui doit attendre les vaches mais les vaches qui doivent attendre l'herbe, il faut que les vaches aillent chercher leur ration dehors, quand elles sortent de la traite il faut qu'elles aient faim, si elles restent couchées dans le pré ça ne va pas ».*

Se dessine alors un premier niveau d'agencement au monde de l'éleveur dont l'arrière plan morale des éleveurs repose comme chez les modernes sur l'articulation entre des grandeurs des mondes marchand et industriel, leur façon de faire avec les propriétés du vivant les en distingue.

Ce rapport au vivant se prolonge dans leurs façons de décrire le lait comme une entité biologique dont la qualité s'apprécie par la présence de germes garantissant la qualité du fromage : *« Faut faire attention aux germes, le problème c'est d'avoir les bons pour les fromages ».* Mais leur présence est également saisie pour poser les bases d'une critique de l'hygiénisme de la modernité tenant les hommes et leurs animaux à distance de la nature *« on élève pas nos vaches en milieu stérile »* et de ses conséquences sur la standardisation des produits : *« et si on supprime tout, si on pasteurise ou avec les antibio, on a des produits standards ».* Cette critique se prolonge en mettant notamment l'accent sur l'incapacité d'un modèle productiviste à faire tenir ensemble performance quantitative industrielle et rentabilité marchande *« jusqu'à présent la grande théorie c'est qu'il fallait faire du lait ... quand on s'installe on veut faire du lait on compte tant de lait ça fait tant ... Ceux qui font 10000 et qui ne sortent pas de revenus ».* Aussi l'AOP se présente comme une alternative permettant de s'extraire de ce modèle : *« L'AOP c'est un moyen d'éviter des systèmes à « l'américaine », ou d'Europe du nord où c'est des histoires de firmes de marques commerciales »*

Mais cet ancrage à l'AOP tient également des animaux qui ne se présentent pas seulement comme des entités biologiques de production, mais aussi comme des êtres, écologiquement et culturellement situés, dont la qualité de ce qu'ils produisent relève de leur appartenance à une (ou des) race(s), de leur rusticité et de leur inscription dans un territoire AOP.

Si les éleveurs portent attention aux signes de couleurs, de formes de cornes ... propres aux races de l'AOP, ces signes ne constituent pas des caractères distinctifs de chaque individu pris comme des entités quasi humaines comme chez les traditionnels, mais comme un ensemble de critères liés à l'AOP et son territoire qu'il faut entretenir. Contrairement aux traditionnels qui privilégient la reproduction naturelle, les éleveurs écologiquement intensifs ont recours plus souvent à l'insémination artificielle pour garantir le maintien de ces critères de la race.

Cet idéaltype est prégnant chez bon nombre d'éleveurs des zones AOP étudiée. Il est régulièrement structurant des agencements au monde des individus, quelle que soit la région géographique où ils travaillent et dès lors que les éleveurs sont impliqués dans l'écriture et les négociations du cahier des charges de l'AOP. Il illustre en particulier comment dans la TAE, le « faire avec » la nature et le vivant ré-encastre les éleveurs dans leur environnement naturel et culturel, et s'accompagne d'une critique de la modernité, en particulier en déconstruisant l'allant de soi entre performance industrielle et rentabilité marchande. Ce faisant, ils déplacent et recomposent les hiérarchies de ces mondes – il ne s'agit plus de gagner plus mais de dépenser moins, il ne s'agit pas de produire plus mais mieux - sans pour autant avoir besoin de s'extraire d'une ontologie naturaliste.

44 - Les agroécologiques

Ce dernier idéaltype a en commun avec le précédent la manière dont se présentent l'AOP, le lait et les races des animaux dans l'agencement au monde des éleveurs et justifiée par une même critique de la modernité. S'il a également en commun le « faire avec la nature », les attachements des éleveurs aux prairies recompose cet agencement et en donnent à voir une forme alternative.

Les prairies sont perçues comme des matérialités qui ne se limitent plus à la quantité de feuilles, aux rapports entre graminées et légumineuses. Elles apparaissent comme un ensemble plus complexe où les fleurs, les graines, les abeilles et plus globalement la biodiversité constituent des êtres auxquels les éleveurs accordent de l'importance et structurent leur conception de la nature avec laquelle ils travaillent.

Toutes ces entités se manifestent plus particulièrement à l'occasion de pratiques de fauche, et dans une moindre mesure, de pâturage sur certaines prairies : « *on ne s'affole pas, on laisse mûrir, il faut laisser égrainer ... tu mets la faucheuse c'est plein de graines sur la bâche, c'est plein de fleurs jaune, violette* ». Ces signes sont les mêmes qu'ils convoquent pour juger de la qualité d'un foin qu'ils relient également au comportement alimentaire des animaux : « *un bon foin c'est quand il y a de la graine et de la fleur dedans, il est plus appétant ... pas trop riche d'un point de vue nutritif c'est pas là que ça va faire du lait mais la bête l'aimera mieux* ». Pour les éleveurs, ces foins, nécessairement plus tardifs (seulement 51% de la fauche se faisant avant floraison) sont moins nutritifs et productifs en lait qu'une herbe précoce. Mais ils y attachent de l'importance pour plusieurs raisons qui souvent sont inscrites dans les épreuves auxquelles ils ont eu à faire face au cours de leur expériences de modernité : « *on l'a eu fait mais avec le recul ...* ».

La première de ces raisons tient de ce qu'une trop forte consommation d'herbe jeune peut rendre les animaux malades. Mais les soins et le recours à des antibiotiques pour traiter de leurs pathologies heurtent ici l'idée qu'ils se font de leur activité d'éleveur : « *j'en ai marre de traiter des pathologies des bêtes, il faut redevenir éleveur* ». Aussi, la maladie constitue un signe à partir duquel l'intensification de la production d'herbe, la fréquence des fauches se trouvent être remises en cause et apparaît comme une forme critique au productivisme du monde industriel.

La seconde raison relève de ce que les graines et les fleurs se relient aux prairies en tant qu'elles sont les indices de sa régénération : « *là, la graine est tombée on a semer la prairie pour vingt ans* ». Dès lors ces entités les place dans un agencement au monde inscrit dans une temporalité longue durant laquelle ils leur faut assurer la pérennité des ressources naturelles que représentent leurs prairies. De ce point de vue la répartition de la végétation des prés de fauche entre graminées (67%), diversifiées (27%) et envahissante (6%) se présente comme la plus équilibrée.

Conséquemment, la dernière raison est que ces fleurs et ces graines ont à voir avec la typicité de leurs productions - le lait et le fromage : « *il y en a ils coupent tout, mais d'ici quelques années, ils vont pleurer misère, il ne faut pas détruire ces champs, y'en a ils y croyaient pas à la typicité d'un produit ... déjà pour le gout du fromage ça n'a rien à voir ... Ils diront ce qu'ils veulent, mais l'herbe pâturée dans nos prairies naturelles, le parfum du fromage n'est pas le même* ». Avec cet idéaltype ce ne sont plus seulement les animaux qui assurent la typicité et singularité des produits comme chez les éleveurs écologiquement intensifs. Les prairies et les entités végétales auxquelles les éleveurs sont attachés agencent ce qui relève du naturel avec ce qui réfère au culturel : « *l'AOP c'est un ensemble, un tout ça allie prairie, écologie avec la diversité des fleurs, l'entretien des parcelles pour que tout le monde s'y retrouve* ».

Aussi, si ces entités animales et végétales sont saisies par les éleveurs dans leur quotidien par leur matérialité, elles s'établissent aussi comme un « tout » qui se concrétise dans l'AOP mais qu'ils désignent aussi par « nature » : « *il ne faut pas vouloir faire plus que ce que la nature veut nous donner ... on prend en partie ce que la nature veut bien nous donner* ». Une nature qui *veut* et qui *donne* ne se présente plus alors tout à fait comme « une chose » mais comme une sorte d'être transcendant entre le naturel et le culturel, comme une sorte de déité douée de volonté et dont on ne peut ignorer la place qu'il prend chez ces éleveurs. S'agit il alors d'intuitions animistes telles que nous l'avons évoquées avec l'idéaltype des traditionnels ? Peut-être, mais ici il n'est plus question de distinction entre le domestique et le sauvage, entre le monde animal et végétal.

5 – discussion conclusive

A l'échelle des individus, ces idéaux-types représentent différentes formes d'agencement au monde variablement saisies par les éleveurs selon les situations, le moment de leurs parcours de vie, les espaces dans lesquels ils travaillent. Mais ils nous renseignent sur la nature des changements possiblement à l'œuvre dans un moment de transition.

La présence des idées des modernes marque la résilience du récit de la modernité au sein d'un monde agricole alors que, paradoxalement, l'AOP se présente comme un dispositif alternatif visant à s'en

distinguer. Si aujourd'hui la performance industrielle basée sur le contrôle du vivant par les intrants peine de plus en plus à garantir une rentabilité économique des éleveurs, l'AOP, par sa capacité à valoriser les productions, concourt à assurer le maintien de ce récit malgré des cahiers des charges qui contraignent la production. Pour autant, la présence d'un idéaltype traditionnel atteste que le monde agricole, particulièrement celui de l'élevage de montagne, ne s'est jamais laissé complètement embarqué dans la modernité. Et l'attachement des éleveurs à leurs animaux, à la base de leur engagement dans le métier, pourrait en être le moteur. Il est éprouvé au quotidien et contribue à entretenir l'affection qu'ils leur portent et qui empêche ces animaux d'être réduits à leur seule matérialité biologique : « *pour être éleveur il faut avoir la passion des animaux* ». Cette résilience du monde domestique apparaît d'autant plus forte que les grandeurs et les principes moraux et politiques de ce monde retrouvent leur légitimité dans les argumentaires des AOP.

Les deux autres idéaux-types – les écologiquement intensifs et les agroécologiques – proposent en commun le renouvellement du naturalisme de la modernité en ré-enchâssant l'activité agricole dans des rapports plus intimes et moins distanciés à la nature, où l'éleveur cherche à « faire avec » elle. En cela, en réduisant les intrants (quelle que soient leurs motivations), ils cherchent à s'appuyer sur la valeur intrinsèque de la nature liée au fonctionnement des écosystèmes pour en tirer une valeur instrumentale : les techniciens qui les accompagnent parlent d'éleveurs qui « *ont confiance en l'herbe* ». Ils dessinent alors les contours d'une éthique environnementale qui ne serait ni complètement anthropocentrée, ni seulement écocentrée faisant ainsi écho au projet du développement durable. Mais cette notion ne se fonde pas seulement sur une nouvelle éthique environnementale ; elle associe l'idée d'un développement basé sur « une croissance vigoureuse » (Rapport Bruntland, 1989) qui tend à prolonger le projet des modernes et où la nature, en tant que ressource limitée, doit être optimisée et préservée. Or, si ces deux idéaux-types partagent une conception critique de la modernité et d'un développement basé sur les grandeurs des mondes industriel et marchand autour des animaux, du lait et du fromage, ils se présentent aussi comme deux options de la TAE par leur façon de se saisir de cette notion de développement dès lors qu'ils s'agit des prairies et des entités végétales.

Ils se distinguent ici par leurs attachements à ce qui fait ressource et comment se détermine sa valeur. Avec l'idéaltype écologiquement intensifs l'herbe (en particulier les graminées et les légumineuses) est la ressource et son optimisation passe par des pratiques précoces pour la produire, la faire pâturer par les animaux et la faucher. Avec les agroécologiques la ressource est la prairie et il convient de la préserver en s'attachant aux graines, aux fleurs et aux pollinisateurs via des pratiques plus tardives, c'est-à-dire intervenir à des moments où l'herbe est moins productive. Mais, pour ces derniers, ces entités ne sont pas seulement saisies dans leur matérialité biologique, elles s'inscrivent aussi dans un « tout », propre de l'AOP et qu'ils désignent comme « la nature » ; elle est une entité transcendante supplémentaire qui dessine discrètement un nouvel agencement au monde influencé par des intuitions qui ne sont plus complètement et seulement naturalistes. En cela, cet idéaltype rend compte que les deux termes du récit de la modernité, naturalisme et productivisme, sont liés et que tout déplacement de l'un de ces termes ne semble pas aller sans ajustement de l'autre. Cette différence assez fondamentale avec la notion de développement durable est en partie au cœur des débats du récit de l'anthropocène.

Au final, l'exemple emblématique des AOP montre comment le moment de transition est traversé par une superposition de récits marquée par la résilience de la modernité, la survivance d'un monde domestique et l'émergence d'alternatives alimentés par les récits du développement durable et l'anthropocène. Chaque individu puise et participe à reconstruire ces récits dont il faut tenter d'en mieux saisir les différents contours en train de se profiler dans un moment de transition. Pas seulement pour les caractériser mais aussi pour les offrir plus explicitement aux choix car, face à la crise écologique et dans un moment de transition tout ne se vaut pas, au contraire « rien ne se vaut » (Hache, 2011).

Bibliographie

- BONNEUIL C., FRESSOZ J-B. (2013) : L'évènement anthropocène, la terre, l'histoire et nous, Edition du Seuil
BOURG D. (2016) : La pensée écologique. Une anthologie Edition Presse Universitaire de France

BOLTANSKI L., & THEVENOT L. (1991) : De la justification, les économies de la grandeurs, Ed Gallimard 483 p

CRUTZEN P. (2000) : colloque géosphère-biosphère, Cuernavaca, Mexique

DESCOLA P. (2005) : par delà nature et culture, Edition Gallimard, 640 p

DESCOLA P. (2016) : L'écologie des autres. Edition QUAE, 112 p

FISHER B., TURNER R.K. (2008) : "Ecosystem services: Classification for valuation", *Biological Conservation*, 141, 1167-1169.

HACHE E. (2011) : Ce à quoi nous tenons. Propositions pour une écologie pragmatique, Edition Les Empêcheurs de penser en rond, 247 p

HUBERT B, GOULET F, MAGNANI S. & AL. (2013) « Agriculture, modèles productifs et options technologiques : orientations et débats », *Natures Sciences Sociétés*, 2013/1 (Vol. 21), p. 71-76.

LAMARQUE P., QUÉTIER F., LAVOREL S. (2011) : "The diversity of the ecosystem services concept and its implications for their assessment and management", *Comptes Rendus Biologie*, 334, 441-449.

LARRERE C. (2010) : Les éthiques environnementales. *Natures Sciences Sociétés*, vol. 18,(4), 405-413.

LEMIEUX C. (2013) Ambition de la sociologie. *Archives de Philosophie*, tome 76,(4), 591-608.

MEA, Millenium Ecosystem Assesment (2005) : Ecosystems and human well-being. Synthesis. A report of the Millenium Ecosystem Assesment, Island Press Whashington, 219 p.

MICHELET J. (1830) : Introduction à l' histoire universelle, Bibliothèque nationale

VIVEIROS DE CASTRO E. & DANOWSKI D. (2014) : L'arrêt du monde in « *De l'univers clos au monde infini* » dir HACHE E Edition Dehors pp 221-341